



Mémoires d'Auschwitz d'hier et d'aujourd'hui

Terminale Bac Pro Commerce
Lycée Jean Jaurès, Grenoble
2009-2010

Nous sommes élèves en Terminale Bac Pro Commerce au lycée Jean Jaurès à Grenoble.

Dans le cadre de notre cours d'histoire, nous avons étudié les totalitarismes, et particulièrement l'Allemagne nazie et le génocide juif.

L'objectif de ce projet était de rendre compte d'un parcours de mémoires de la Shoah, des lieux et des personnes qui ont fait l'histoire, et de devenir à notre tour les relais de ces mémoires.

Ce travail a commencé et s'est achevé par un témoignage, par la parole de ceux, Jules Fainzang et Yvette Lévy, dont la mémoire est à jamais inscrite dans les lieux que nous avons parcourus.

Ces mémoires sont remplies de millions d'autres dont nous avons cherché à approcher la réalité et à percevoir l'écho.

C'est la résonance de ces mémoires en nous que nous avons tenté de transmettre, de communiquer aux jeunes écoliers que nous avons accompagnés et qui nous ont accompagnés dans ce travail.

Ce cheminement commun a enrichi petits et grands, et construit une part de la citoyenneté de chacun.

La classe de Terminale Bac Pro Commerce 2009-2010

"Dans la haine nazie, il n'y a rien de rationnel [...]. Nous ne pouvons pas la comprendre ; mais nous devons et nous pouvons comprendre d'où elle est issue et nous tenir sur nos gardes. Si la comprendre est impossible, la connaître est nécessaire parce que ce qui est arrivé peut recommencer, les consciences peuvent à nouveau être déviées et obscurcies : les nôtres aussi."

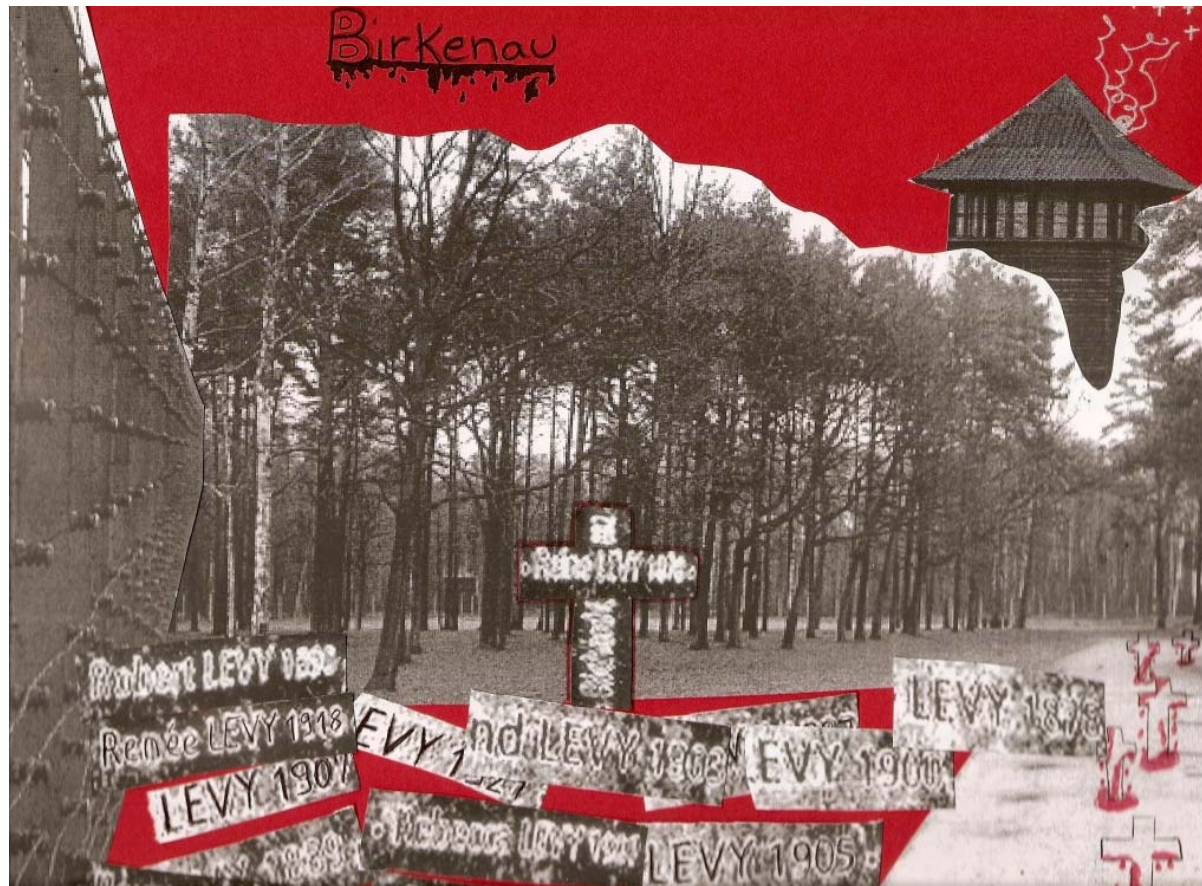
**Primo Levi, *Si c'est un homme*, 1947
(extrait de l'appendice de 1976).**

Sommaire

- **Première partie : « Le voyage d'étude à Auschwitz »**
 - Le témoignage de Jules Fainzang p 6
 - La découverte du camp d'Auschwitz-Birkenau p 9
- **Deuxième partie: « La journée d'étude au Mémorial d'Izieu »**
 - L'histoire de la maison d'Izieu p 29
 - La découverte de la maison p 32
- **Troisième partie: « Transmettre pour ne pas oublier »**
 - Journée de travail avec les élèves de CM2 p 37
 - Rencontre avec Yvette Lévy p 46

1^{ère} partie :

« Le voyage d'étude à Auschwitz »



Rencontre avec Jules Fainzang,

Paris, 17 décembre 2009.

Notre parcours de mémoires commence à Paris, ce 17 décembre 2009.

Dans la neige et le froid, prémices de notre voyage en Pologne, nous nous rendons au Mémorial de la Shoah, où nous avons rendez-vous avec Jules Fainzang, monsieur alerte de 87 ans qui a traversé la capitale pour nous rencontrer.

Après une visite du Mémorial, encore sans voix face au Mur des noms des victimes de la Shoah, nous retrouvons Jules à l'auditorium.

Il nous livre son histoire et répond à nos questions :

Né en Pologne en 1922, Jules quitte sa terre natale à 3 ans pour la Palestine. En 1925, il attrape le typhus. Sur le conseil des médecins, la famille déménage à Anvers en Belgique.

En 1940, il quitte la Belgique envahie par les nazis et trouve refuge dans la région de Toulouse, à Lizac, avec sa famille. Il travaille comme électromécanicien.

Jules est arrêté avec son père et son frère le 6 mars 1942 par les gendarmes français. Il passe six mois au camp de Sept-Fonds avant d'être transféré à Drancy, et déporté à Auschwitz le 28 août 1942.

Dans quelles conditions avez-vous été déporté ?

« Il y avait 1000 personnes dans mon convoi, dont un tiers d'enfants de moins de 15 ans. Aucune explication sur les raisons de notre transfert ni sur notre destination ne nous a été donnée. Beaucoup d'enfants, arrêtés lors de la rafle du Vel'd'Hiv et dont les parents avaient déjà été déportés, pleuraient. Il faisait très chaud et nous n'avions pas d'eau. La tinette s'est rapidement renversée et il régnait dans le wagon une odeur pestilentielle. Le voyage a duré trois jours et trois nuits. »

Que s'est-il passé à votre arrivée ?

« Le matin du quatrième jour la porte du wagon s'est ouverte. Une voix en allemand a appelé les hommes de 18 à 45 ans à sortir. 71 d'entre nous sont descendus. J'ai appris plus tard que nous étions dans un village appelé Kosel, situé à quelques dizaines de kilomètres du camp d'Auschwitz-Birkenau. Notre train est reparti vers Birkenau, et les 929 personnes restantes dans mon wagon ont été gazées le jour-même. A nous qui étions descendus, les Allemands ont criés : "Assis". Tous ceux

qui n'ont pas compris ont été matraqués sur la figure. Trois soldats SS sont passés et ont posé des questions sur notre état civil. Nous avons ensuite été répartis par profession puis par petits groupes mis dans des camions bâchés. »

Comment s'est déroulée votre arrivée au camp ?

« Nous échangeons entre nous en Yiddish. C'était difficile pour ceux qui ne le parlaient pas. J'ai posé une question à un autre déporté sur la nourriture, et il m'a répondu : " C'est tout ce que tu veux savoir ! " A la descente des camions nous avons été mis en rang sur la place d'appel du camp de Kosel puis conduits aux douches. C'était la première fois depuis trois jours que nous pouvions boire. Nous avons ensuite été répartis dans des blocks, deux par châlits. Un de mes compagnons m'a dit : " Nous allons tous être gazés." »

Entre 1942 et 1945, Jules est affecté dans cinq usines différentes. Les déportés sont très sales, marchent tête basse, comme des hommes que l'on ne considère plus comme tels. Certains, même les plus jeunes, mettent fin à leurs jours. En plus de son travail à l'usine, Jules est affecté un temps à l'infirmerie du camp. Il a droit ainsi à un peu plus de soupe et de pain.

Quand et comment avez-vous été libéré ?

« En janvier 1945, nous avons quitté le camp à l'approche des troupes soviétiques. Nous avons marché pendant 10 jours jusqu'à Buchenwald par des températures descendant à -30°C. Début avril, l'armée américaine libère le camp de Buchenwald. Pendant trois mois, avec un copain déporté, nous avons suivi les Américains et gardé des prisonniers allemands. Je n'avais aucune nouvelle de ma famille. »

Le petit frère de Jules, arrêté en même temps que lui, est parvenu à s'évader du camp de Sept-Fonds et est entré dans la Résistance. Son père et sa mère, déportés le 9 septembre 1942, sont gazés à leur arrivée à Birkenau.

Quand et pourquoi avez-vous décidé de témoigner de votre déportation ?

« Je suis rentré en France en août 1945. Après la guerre, j'ai occupé différents emplois et adhéré à une association d'anciens déportés. La montée du négationnisme dans les années 1970 m'a poussé à témoigner. »

Aujourd'hui Jules témoigne devant de nombreuses classes, en France, mais aussi en Allemagne. Il ressent souvent un sentiment de culpabilité chez les jeunes Allemands. Il nous confie avoir du mal néanmoins à rencontrer des Allemands de son âge.

Le monde d'aujourd'hui et certains événements vous font-ils craindre que l'histoire ne se répète ?
« Il faut prendre garde et ne pas laisser faire, ne pas fermer les yeux. Hitler, avant 1933, avait annoncé ce qu'il voulait faire de l'Allemagne. D'autres Hitler peuvent apparaître. »

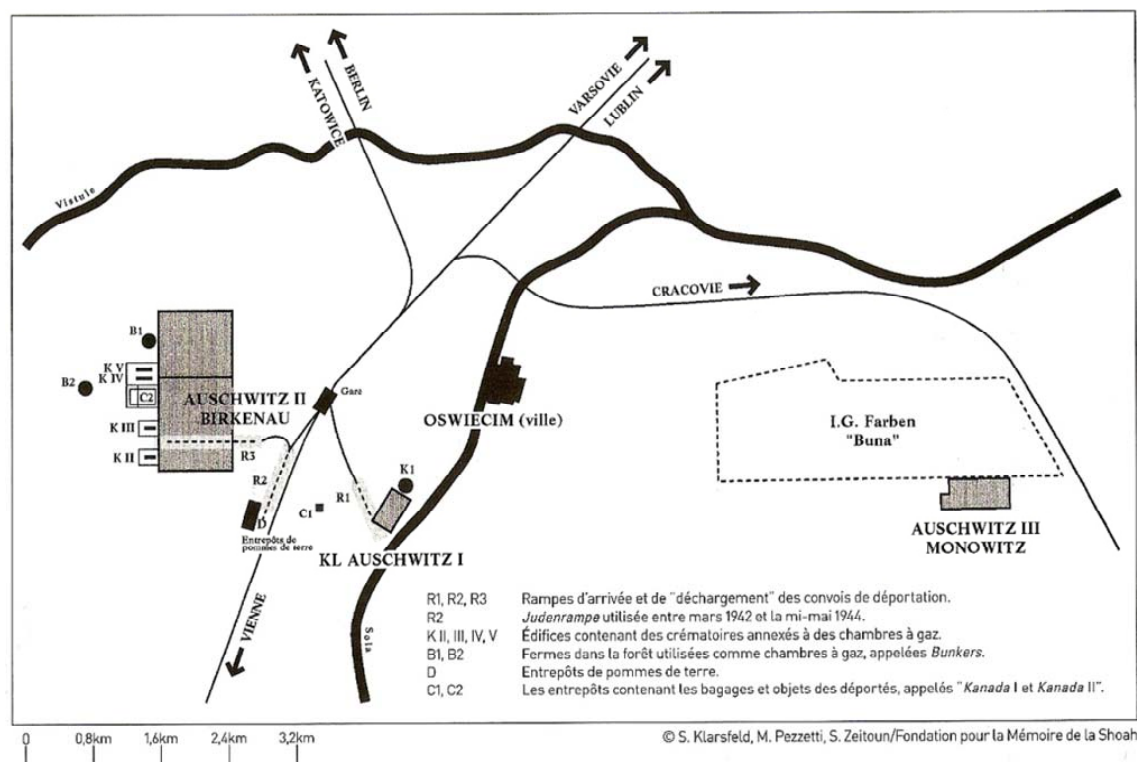


La classe autour de Jules Fainzang.

La découverte du camp d'Auschwitz,

20 janvier 2010.

Partis très tôt de l'aéroport de Lyon ce 20 janvier 2010, nous arrivons en début de matinée à Cracovie, ancienne capitale de la Pologne. De là un bus nous conduit à environ 70 km, sur le site du camp d'Auschwitz-Birkenau. S'étendant sur près de 40 km², Auschwitz (nom germanisé de la ville polonaise d'Oświęcim) était le plus grand camp du système concentrationnaire nazi. A la fois camp de concentration et centre de mise à mort, il était composé de trois camps principaux : Auschwitz I, Auschwitz II Birkenau et Auschwitz III Monowitz, duquel dépendait une quarantaine de camps annexes.



Notre itinéraire commence sur la *Judenrampe*, une plate-forme de déchargement située à l'extérieur du camp de Birkenau. C'est ici qu'arrivaient les déportés, après plusieurs jours de voyage dans des wagons surpeuplés.



« Brusquement ce fut le dénouement. La portière s'ouvrit avec fracas ; l'obscurité retentit d'ordres hurlés dans une langue étrangère. [...] Nous découvrîmes un large quai, éclairé par des projecteurs [...]. Tout baignait dans un silence d'aquarium, de scène vue en rêve [...]. »

Primo Levi (déporté à Auschwitz à 24 ans), *Si c'est un homme*, 1947.

Comme des milliers de déportés avant nous, nous rejoignons à pied le camp de Birkenau (ou Auschwitz II), mis en service début 1942. Dans la neige et le froid de cette journée de janvier, nous franchissons le grand mirador de l'entrée et découvrons la *banhrampe*, où avait lieu la sélection à l'arrivée des trains à partir de 1944.



Entrée du camp de Birkenau.



Banhrampe.

Cette rampe n'a en effet été édiflée qu'au printemps 1944 pour l'arrivée massive des Juifs de Hongrie. C'est ici qu'ont été prises, par un SS anonyme, les seules photographies de la sélection qui nous sont parvenues.



Juifs de Hongrie à leur arrivée à Auschwitz-Birkenau, juste avant la sélection, fin mai-juin 1944.
Photographie prise par deux SS, in *L'Album d'Auschwitz*.



En quelques secondes, le médecin SS jugeait les hommes et les femmes aptes au travail, « utiles » pour le Reich. Les autres, vieillards, infirmes, enfants, jeunes mères, étaient directement envoyés vers les chambres à gaz.

« En moins de dix minutes, je me trouvais faire partie du groupe d'hommes valides. Ce qu'il advint des autres, femmes, enfants, vieillards, il nous fut impossible alors de le savoir : la nuit les engloutit, purement et simplement. »

Primo Levi , op.cité.

Nous cheminons à travers le camp aux côtés de Dorota, notre guide polonaise, qui relate la difficulté de survivre à Birkenau : la faim, le froid ou la chaleur écrasante, les maladies, la boue, l'humiliation des latrines, les coups...

Deux zones de baraquements subsistent de part et d'autre de la rampe d'arrivée des convois. Dans ces baraques (ou blocks) longues d'une trentaine de mètres et larges de 8 à 10 mètres, s'entassaient 400 à 500 détenus. Les châlits, dont la largeur est inférieure à un mètre, ne sont pas assez hauts pour pouvoir se tenir assis. Six ou sept personnes devaient y prendre place. Humidité, fuites d'eau dans les toits, paille et paillasses souillées par les prisonniers souffrant de diarrhée, vermines grouillantes, rats, manque d'eau, absence d'installations sanitaires convenables, tel était le terrible lot quotidien des détenus.



Intérieur d'un block.



Les latrines.



Travail dans la neige à Auschwitz.

Il s'agit du creusement d'une tranchée d'évacuation des eaux usées, dans le camp même d'Auschwitz. Les déportés portent le mince manteau d'hiver.

Le travail harassant

« Les envois en kommando interviennent au bout de trois ou quatre semaines de quarantaine. Il y a le kommando des pierres et le tri des pommes de terre gelées, dont Ida fera partie. Il y a également le tri des chaussures et des vêtements confisqués aux arrivants (l'endroit s'appelle le "Kanada"), ainsi que leurs provisions. [...]

Le premier kommando est celui dit « des pierres ». Si encore il s'agissait de terrassement dont on verrait l'utilité, la progression ! Le seul but intelligible du chantier est d'épuiser, de décourager, de dégrader, d'humilier. On porte les tas de cailloux énormes d'un bout à l'autre de la carrière sur des bâtis en planches, et on refait le trajet inverse. Cela dure douze heures par jour, de six heures du matin à six heures du soir. »

Ida Grinspan, Bertrand Poirot-Delpech, *J'ai pas pleuré*, 2003.

La nourriture

"La soupe provoque très vite des diarrhées. J'y échappe parce que je mange un minimum, bien que mes camarades m'obligent à me nourrir « si je veux revoir la France ». La soupe ? De l'eau claire, tiède, avec des bouts de rutabagas, de choux. Il y avait des légumes plus consistants, comme des pommes de terre, mais les kapos se les réservaient en ne remuant pas le fond des bassines. Les filles qui travaillaient à la cuisine pouvaient avoir un peu de « rab », mais pas nous."

Ida Grinspan, Bertrand Poirot-Delpech, *J'ai pas pleuré*, 2003.

Le dédale des allées nous conduit devant les ruines des chambres à gaz, signe que les nazis ont tenté d'effacer leurs crimes.

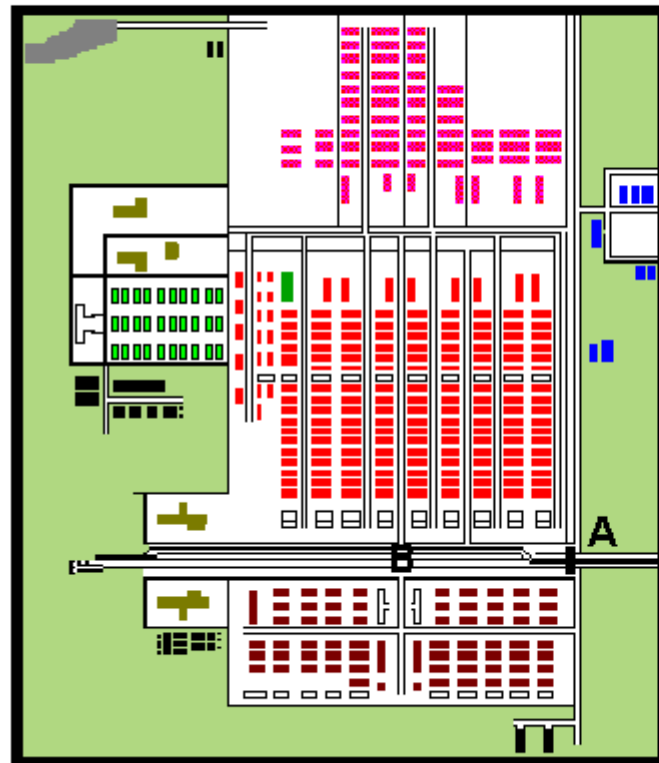


Cette colonne de femmes et d'enfants vient d'arriver d'un convoi et marche vers la salle de déshabillage de la chambre à gaz. (Birkenau)

En 1943, les quatre grands crématoires de Birkenau sont mis en service et le site de gazage d'Auschwitz I est abandonné et détruit.

La surface totale de ces chambres à gaz était de 2 255 m², et leur capacité de 4 420 personnes.

AUSCHWITZ - BIRKENAU



A L'entrée principale (c'est ici que les trains accédaient)

B La rampe où l'on déchargeait les convois humains et procédait à la "sélection" dès la descente du train

Les baraquements d'habitation (HOMMES)

Les baraquements d'habitation (FEMMES)

Camp en construction

Le magasin des objets pillés sur les détenus assassinés

Les chambres à gaz (avec crématoire intégré)

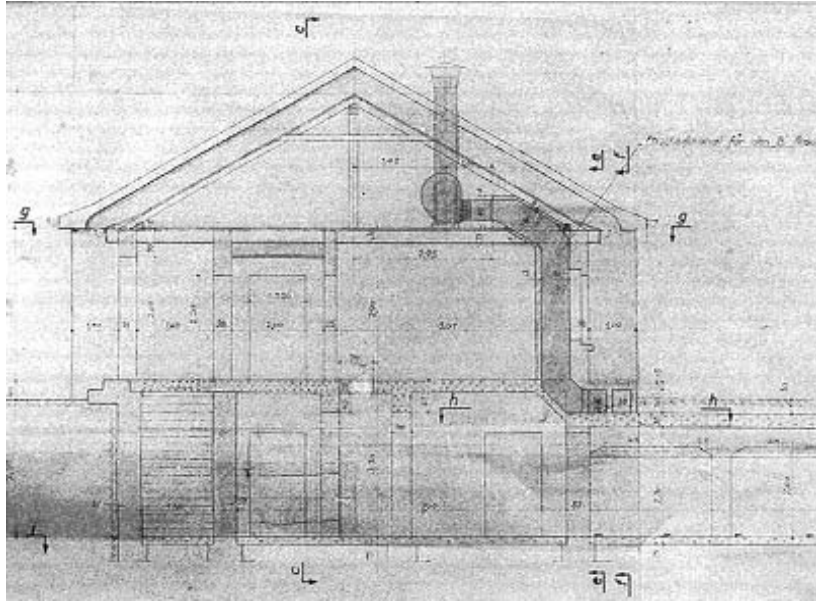
L'hôpital des détenus

Les fosses communes des prisonniers soviétiques

Commandement et baraquements pour les SS

A. HOUOT - Aix-Marseille

Les déportés qui devaient être gazés immédiatement n'étaient pas enregistrés. Croyant accéder aux douches, ils se déshabillaient avant d'être entassés par centaines dans une salle dans laquelle des cristaux de Zyklon B étaient ensuite déversés. Quelques minutes plus tard, lorsque toute vie avait cessé, des extracteurs d'air se mettaient en route pour permettre aux équipes du *Sonderkommando* d'intervenir. Les cadavres étaient alors extraits de la chambre à gaz et transportés jusqu'aux fours crématoires.



Coupe de la chambre à gaz du crématoire II, établie en 1941 par l'entreprise Topf.

Il s'agit de prévoir l'emplacement des systèmes d'aération de la future chambre à gaz. On a ainsi retrouvé les plans, les devis de la construction des chambres à gaz d'Auschwitz.



Dessin de David Olère, qui fut membre du *Sonderkommando*.

Les corps étaient montés par un monte-charge (au fond), puis traînés devant le four crématoire. Trois déportés étaient chargés d'alimenter chaque four.

"Le gaz n'était ni inodore ni insipide. Il avait une odeur d'alcool et une saveur douceuse. Chacun avait donc parfaitement le temps de déceler sa présence avant d'être pris de maux de tête et de violents accès de toux."

Filip Muller, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, 1979.

Lorsque les fours crématoires ne suffisaient plus à faire disparaître les corps, les crémations avaient lieu en plein air. Ce sont les membres du *Sonderkommando* qui effectuaient ce travail morbide.



Crémation en plein air photographiée clandestinement par des détenus depuis l'intérieur d'une des chambres à gaz du Krematorium V, Auschwitz-Birkenau, août 1944.



Le *Sonderkommando* était constitué d'un millier de déportés juifs "aptés" au travail. Il était chargé de la destruction des cadavres et de toutes les tâches annexes : arrachage des dents et des bijoux en or, tonte des cheveux des femmes, nettoyage des chambres à gaz, entretiens des fours et dispersion des cendres, etc. Témoin direct de l'extermination, le *Sonderkommando* était lui aussi voué à la mort.

Les biens saisis par les *Sonderkommandos* après le gazage étaient entreposés dans un ensemble de baraquements spéciaux appelé le « Kanada ». Les cheveux étaient vendus aux firmes textiles allemandes comme matière première pour faire de la toile de crin, les dents en or fondues sur place et transformées en lingots.

Le Kanada contenait tous les objets personnels que les nouveaux arrivants avaient dû laisser sur la rampe de débarquement. Les effets y étaient triés, nettoyés et désinfectés puis expédiés pour être vendus ou transformés. On peut voir une petite partie de ces effets dans le *Zentralsauna*, le centre de désinfection où les déportés jugés « aptes » au travail étaient rasés, désinfectés, enregistrés et tatoués.



Zentralsauna.



Cuves de désinfection pour les vêtements.

Le tatouage

On ne tatoua à Auschwitz qu'à partir du printemps 1942. Auparavant, comme dans les autres camps, les numéros étaient simplement inscrits sur une pièce de tissu cousue sur la veste et le pantalon. Mais lorsque les déportés, épuisés, mouraient avant même d'être enregistrés, l'identification des corps pour l'inscription de la mort sur les registres devenait difficile. C'est alors que l'idée vint aux autorités du camp d'inscrire le numéro dans la chair.

La dernière salle du *Zentralsauna* est aujourd'hui consacrée à une exposition de photographies que les nazis n'ont pas eu le temps de détruire. Des familles, des hommes, des femmes, des enfants, des parents, des grands-parents, des milliers de victimes, à qui nous pouvons donner un visage...



La matinée s'achève par un moment de recueillement devant le mémorial de Birkenau. A la mémoire d'un million et demi de personnes assassinées à Auschwitz, nous observons une minute de silence.



**QUE CE LIEU OÙ LES NAZIS
ONT ASSASSINÉ UN MILLION
ET DEMI D'HOMMES,
DE FEMMES ET D'ENFANTS,
EN MAJORITÉ DES JUIFS
DE DIVERS PAYS D'EUROPE,
SOIT À JAMAIS
POUR L'HUMANITÉ
UN CRI DE DÉSESPOIR
ET UN AVERTISSEMENT.**

AUSCHWITZ-BIRKENAU

L'après-midi nous sommes conduits au camp principal d'Auschwitz I, mis en service en mai 1940 sur le site d'anciennes casernes polonaises.

Nous franchissons le portail d'entrée surmonté de la cynique devise empruntée au camp de Dachau : *"Le travail rend libre"*.



Les bâtiments du camp principal abritent aujourd'hui le musée d'Auschwitz, et les témoignages de l'ampleur du génocide...



Lunettes de déportés.



Cheveux de déportés.



Valises de déportés.



Boîtes de Zyklon B.



Cellules du Block 11.

Certains blocks avaient une fonction particulière. Le *Block 10* était affecté aux expériences médicales. A côté, le *block 11* où la Gestapo interrogeait et torturait les détenus.

Entre les Blocks 10 et 11 se trouve le « Mur de la mort ». C'est ici que les nazis fusillaient les détenus auparavant torturés dans le block voisin.



Mur des fusillés.

Notre itinéraire s'achève par la chambre à gaz d'Auschwitz I. Ce crématoire est une reconstitution édifée après la guerre et comporte des erreurs.
Nous n'en sommes pas moins saisis par la souffrance et l'horreur que ce lieu évoque.



Chambre à gaz du crématoire d'Auschwitz I (*Reconstitution*).



Fours crématoires d'Auschwitz I (*Reconstitution*).

L'herbe a repoussé, les saisons ont passé, l'air n'est plus chargé de cendres, il n'y a plus d'odeurs, mais sous chacun de nos pas nous avons senti la souffrance et la barbarie des hommes qui ont foulé cette terre.



Camp d'Auschwitz II Birkenau.

Paroles d'élèves...

« Je n'arrive pas à me dire que ça a pu se passer. C'est totalement impensable. Dans le camp, j'ai eu du mal à réaliser que c'était arrivé ici, là où je marchais. »

Jessica

« Je ressens énormément de dégoût pour ce que s'est passé. Je suis très choqué que l'on puisse tuer autant de gens pour des raisons que je ne comprends pas. »

Julien

« En venant à Auschwitz, j'avais hâte de découvrir la réalité de la déportation, de voir ce qu'il en restait après tant d'années, de ressentir l'émotion que Jules Fainzang nous avait transmise à Paris. »

Alexandre

« Nous avons eu horriblement froid alors que nous étions chaudement habillés. Comment tous ces gens ont-ils pu survivre ? »

Romain

« Les cheveux, les lunettes, les prothèses, les chaussures, les bagages... Il n'y a pas de mots. »

Amandine

2^{ème} partie :

« La journée d'étude à Izieu »



L'histoire de la maison d'Izieu

La Maison d'Izieu, ouverte par Sabine et Miron Zlatin, accueillit de mai 1943 à avril 1944 plus de cent enfants juifs pour les soustraire aux persécutions antisémites.

Sabine Zlatin naît en 1907 dans une famille juive de Pologne. En 1920, elle quitte son pays pour la France et entreprend des études d'histoire de l'art à Nancy. Elle y rencontre un jeune étudiant juif de Russie, Miron Zlatin, qu'elle épouse en 1927. Sabine et Miron sont naturalisés français en 1939. Lorsque la guerre éclate, Sabine suit des cours à la Croix-Rouge de Lille et devient infirmière militaire. En 1941, les lois raciales du gouvernement de Vichy l'obligent à quitter l'hôpital où elle travaille. Réfugiée avec son mari dans le département de l'Hérault, Sabine est orientée par la préfecture vers l'Œuvre de Secours aux Enfants (OSE*) et réalise plusieurs sauvetages d'enfants depuis les camps d'Agde et de Rivesaltes. La suite de l'histoire la conduit dans l'Ain, dans le petit village d'Izieu, où elle fonde avec son mari, en mai 1943, la Colonie des enfants réfugiés de l'Hérault.



Sabine et Miron Zlatin.

* L'Œuvre de Secours aux Enfants a été créée en France en 1933, avec pour but principal l'assistance médicale et sanitaire aux populations juives, et particulièrement aux enfants. Avant la guerre, l'OSE prit en charge des enfants réfugiés qu'elle abrita dans des « home ». Pendant la guerre, elle se consacra au sauvetage des enfants juifs qu'elle plaça en majorité dans des maisons d'enfants de la zone sud.

La vie s'organise rapidement. Juchée à flanc de montagne, la maison est un véritable havre de paix pour ces enfants exilés et déracinés. Orphelins ou séparés de leur famille après souvent des mois d'internement, les enfants réapprennent à rire, à jouer, à mener une vie presque normale. Une institutrice est même nommée à la Colonie qui accueillera jusqu'à une soixantaine d'enfants et une dizaine d'éducateurs. La capitulation de l'Italie fasciste en septembre 1943 fait passer son ancienne zone d'occupation sous autorité allemande. Inquiète pour les enfants, Sabine Zlatin multiplie les démarches afin de disperser ses pensionnaires et de les cacher en lieux sûrs. Le départ est prévu pour le 11 avril 1944. Elle se rend à Montpellier début avril, d'où elle apprend la nouvelle de la rafle.

Le matin du 6 avril, alors que les enfants s'apprêtent à déjeuner, la Gestapo de Lyon sous le commandement de Klaus Barbie, fait irruption dans la maison et arrête toutes les personnes présentes. Seul Léon Reifman parvient à s'échapper. 44 enfants et 7 éducateurs sont emmenés. Envoyés à Drancy, 34 enfants et 4 adultes sont déportés à Auschwitz le 13 avril 1944. 8 autres enfants partent par les convois des 29 avril, 20 mai, 30 mai et 30 juin. A l'exception de l'éducatrice Léa Feldblum, tous sont gazés dès leur arrivée au camp. Miron Zlatin et les deux adolescents les plus âgés, Théo Reis (16 ans) et Arnold Hirsh (17 ans), sont déportés le 15 mai 1944. Ils sont fusillés par les SS dans une forêt proche de la forteresse de Revel (aujourd'hui Tallin) en Estonie.



Enfants d'Izieu, été 1943.



Dés 1945, Sabine Zlatin emploie toute son énergie pour que la tragédie d'Izieu ne tombe pas dans l'oubli. Mais il faudra attendre plus de quarante ans pour que l'écho de ce drame se fasse véritablement entendre. Le procès de Klaus Barbie en 1987, reconnu coupable de crimes contre l'humanité et responsable direct de la rafle des enfants d'Izieu, impose comme une évidence la création d'un mémorial sur le site de l'ancienne colonie. Le Musée-Mémorial des enfants d'Izieu est inauguré le 24 avril 1994 par le président François Mitterrand. Ce lieu entend contribuer à la lutte contre toutes les formes d'intolérance et de racisme.



Plaque commémorative des meurtres des enfants et éducateurs d'Izieu, apposée sur la maison en 1946.

La découverte de la maison,

4 février 2010.

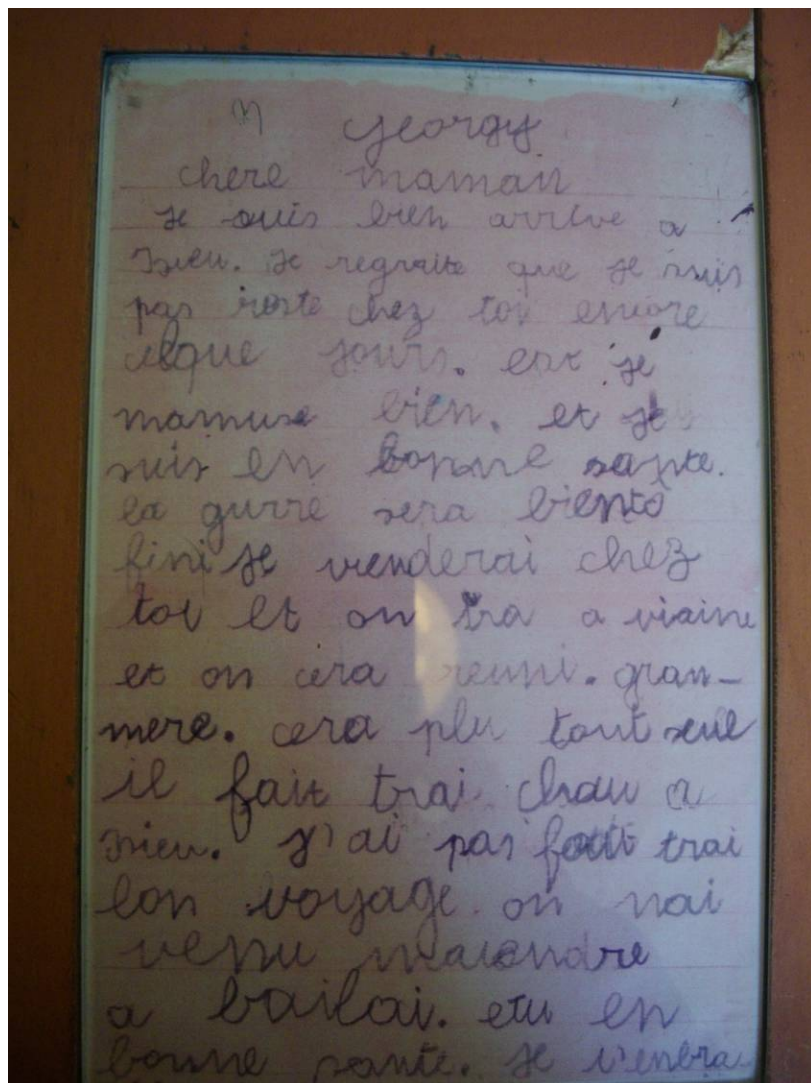
C'est le lieu où vécurent les enfants et leurs éducateurs. Nous découvrons que chaque pièce évoque leur vie dans la colonie et leur présence disparue. Des lettres et des dessins des enfants sont exposés dans le réfectoire, et le portrait de chaque enfant figure dans le dortoir.



Dessins d'enfants.



La salle de classe



Lettre de Georgy Halpern, 8 ans en 1943.

Georgy est un des 11 000 enfants juifs raflés sur le sol Français entre 1942 et 1944.

Né en Autriche en 1935, il fuit avec ses parents vers la France après l'Anschluss. Ils espèrent que le pays des Droits de l'homme saura les protéger.

Mais dès l'instauration du statut des Juifs en octobre 1940 par le gouvernement de Vichy, la famille est internée au camp de Rivesaltes dans le Sud de la France. Elle y restera jusqu'en 1942.

Les parents de Georgy le confient alors à l'OSE. Il est placé dans différents « homes » et rejoint la colonie d'Izieu en mai 1943. Ses parents sont alors encore vivants et il échange avec eux une correspondance régulière.

Un ancien bâtiment agricole, appelé aujourd'hui la Grange et jouxtant la maison, abrite une exposition permanente sur les persécutions antisémites du régime de Vichy et du III^e Reich, ainsi qu'une salle de projection proposant des extraits du procès de Klaus Barbie. C'est pour nous un autre temps fort de la visite. Nous y voyons Sabine Zlatin et Léa Feldblum témoigner.



Klaus Barbie lors de son procès à Lyon, en 1987.

Klaus Barbie

Ancien chef de la Gestapo lyonnaise, Klaus Barbie prend la fuite après la guerre et trouve refuge dans divers pays d'Amérique du Sud. Il y vit sous une fausse identité, tandis qu'il est condamné à mort à deux reprises par le tribunal militaire de Lyon, en 1952 et 1954.

C'est le combat de Beate et Serge Klarsfeld pour mobiliser l'opinion française et internationale qui va permettre, après moult rebondissements et attermolements, l'extradition de Barbie vers la France en 1983.

Son procès s'ouvre à Lyon en mai 1987. C'est le premier procès en France pour « crimes contre l'humanité ». Le 3 juillet, Barbie est reconnu coupable sans circonstances atténuantes de tous les crimes qui lui sont imputés : l'arrestation, la torture et la déportation de nombreux résistants, la déportation de centaines de Juifs, et la rafle des enfants d'Izieu.

Klaus Barbie meurt en prison en septembre 1991, à 77 ans.

Impressions...

« La maison semblait petite pour autant d'enfants. J'ai ressenti beaucoup d'émotion en imaginant leur vie ici. »

Marlène

« La vidéo du procès de Barbie a été un choc. En entrant dans la maison ensuite et en voyant les dessins et les lettres des enfants, j'étais révolté. »

Romain

« Ici tout est calme. On peut imaginer des enfants jouer, rire, se chamailler. On n'imagine pas la violence des SS, la rafle, les coups, le camion qui s'en va... »

Jessica

3^{ème} partie :

« Transmettre pour ne pas oublier »



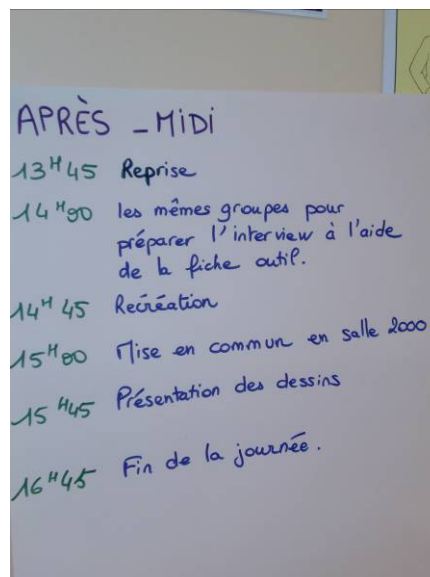
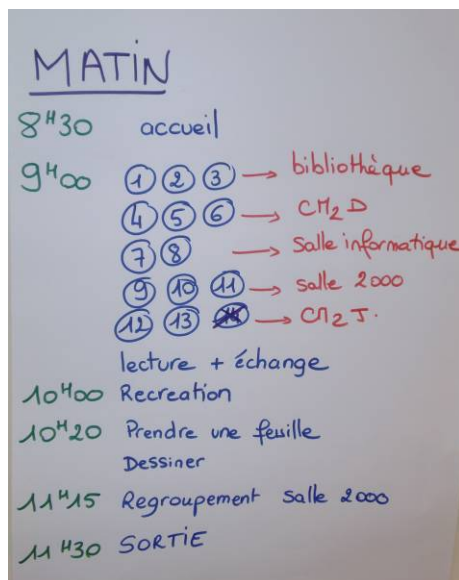
Journée de travail avec les élèves de CM2, 27 avril 2010.

Nous voulions inclure dans le projet et dans notre production finale l'écho de notre expérience en travaillant, dans la continuité du voyage à Auschwitz et de la journée à Izieu, avec des plus jeunes. Mmes Véronique Jolivet et Séverine Diligent, professeurs des écoles à l'Ecole St Pierre du Rondeau de Grenoble, ont accepté ce travail en commun.

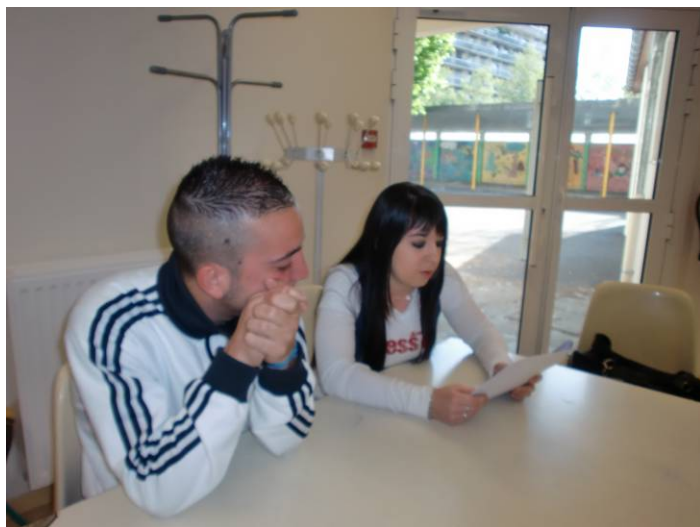
L'objectif de cette journée était de permettre une rencontre, des échanges et une réflexion entre une notre classe de Terminale Bac Pro et deux classes de CM2 autour de l'histoire de la Shoah et de l'extermination des Juifs d'Europe pendant la Seconde Guerre mondiale.

Il s'agissait également de préparer, ensemble, la rencontre de tous les élèves avec Mme Yvette Levy, rescapée du camp d'Auschwitz-Birkenau.

La journée démarre : 2 lycéens auront en charge 4 élèves de CM2. On organise les groupes. Le travail peut commencer...



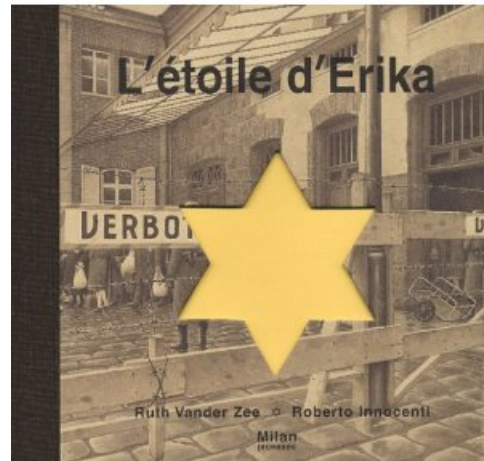
Chaque binôme de lycéens a choisi et préparé, en concertation avec les professeurs des écoles, un album à destination des CM2 sur le thème de la Shoah. Les albums sont lus à voix haute et constituent le point de départ des échanges.



« Les enfants ont été à l'écoute tout au long de l'histoire et n'ont pas hésité à poser des questions lorsqu'ils ne comprenaient pas. »

Jean-François

Quatre albums ont été présentés :



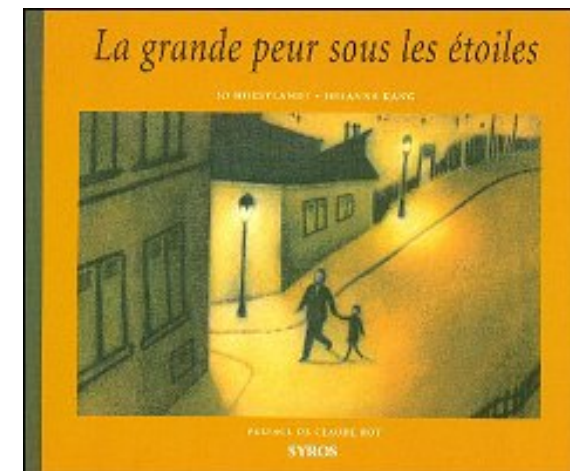
« Entre 1933 et 1945, six millions de Juifs furent tués. Cette histoire relate l'histoire d'une femme, Erika, ayant échappé par miracle à l'Holocauste... grâce à sa mère. Prisonnière d'un wagon bondé se dirigeant vers Mauthausen, celle-ci a en effet pris une décision d'un courage inouï : elle a jeté son bébé par la fenêtre pour le propulser hors du train, vers la vie. Aujourd'hui, l'enfant a grandi et l'auteur lui donne la parole. »

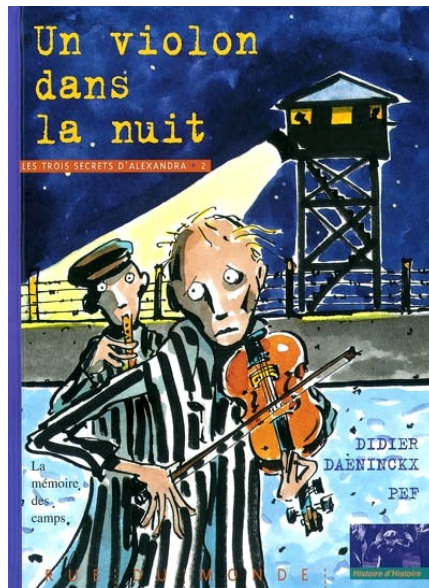
(L'Etoile d'Erika, R. Vander Zee, R. Innocenti, 2003).

« En 1942, le Nord de la France était occupé par l'armée allemande qui l'avait envahi. Lydia et moi, Hélène, nous avions huit ans et demi, ni la guerre, ni les Allemands ne nous empêchaient d'aller à l'école, de jouer, de nous disputer et de nous réconcilier, comme toutes les autres amies du monde.

Un jour, pendant que nous jouions près d'elle, la maman de Lydia a cousu une étoile jaune sur leurs vestes. »

(La Grande peur sous les étoiles, J. Hoestlandt, J. Kang, 2006).





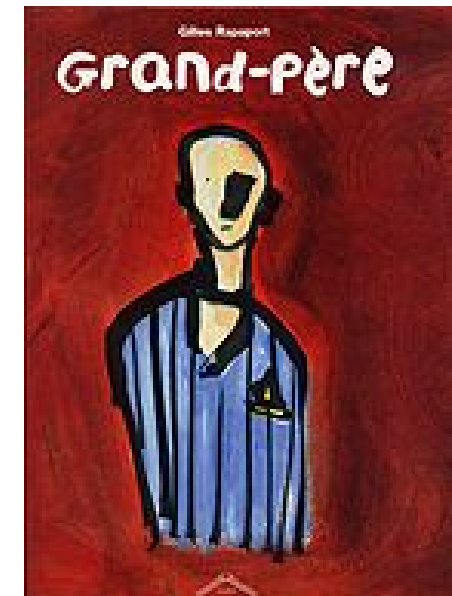
« Après ses grands-parents, c'est sa vieille tante Esther qu'Alexandra réussit à enfin faire parler. Son premier violon brisé dans un wagon, un numéro tatoué, l'horreur des camps... et la force vitale de la musique.

Alexandra comprend peu à peu le silence lourd qui pesait sur l'histoire de sa famille, l'histoire de son pays. »

(Un Violon dans la nuit, D. Daeninckx, 2003).

« La mort de mon grand-père n'a étonné personne. Il l'avait toujours évoqué devant nous. Elle lui était si familière. Le soir, après l'avoir rendu à la terre, nous avons parlé de cet homme qui nous a tant donné. Mon père a décidé qu'il était temps pour nous de devenir les gardiens de l'histoire que grand-père avait faite sienne. Peu de temps avant de mourir, il avait fini par livrer à son fils le secret de son voyage. Celui qu'aucun livre ne peut raconter. »

(Grand-Père, G. Rapaport, 2009).



On en discute...



« Les enfants étaient très à l'écoute, très attentifs. »

Marlène et Mélissa



« Nous avons été surpris par l'importance de leurs connaissances sur la shoah. Ils ont posé beaucoup de questions et se sont montrés très impliqués. »

Justine et Alexandre



« Ils se sont montrés curieux de nos expériences et de nos visites au Mémorial de la Shoah, à Auschwitz et à Izieu. »

Julien et Romain

On dessine pour s'exprimer autrement...



« Le temps des dessins a été un moment fort, car c'est un moment où nous avons pu leur venir en aide et partager de vraies émotions. »

Jessica et Jennifer

Chaque groupe prépare ensuite des questions à l'attention de Mme Yvette Lévy, déportée à l'âge de 17 ans au camp d'Auschwitz-Birkenau, et qui a accepté de venir témoigner devant tous les élèves la semaine suivante.



Comment avez-vous été arrêtée ?

Qu'est-il arrivé à votre famille ?

Comment viviez-vous dans le camp ?

Comment avez-vous été libérée ?

Pensiez-vous que vous alliez mourir ?

Etes-vous retournée à Auschwitz ?



Puis les questions sont mises en commun...



« Les enfants se sont beaucoup investis. Ils étaient très motivés par la rencontre avec Mme Lévy. »

Amandine et Nicolas

Pour clore la journée, les dessins sont présentés à tout le monde. On explique pourquoi, on exprime ce qui nous a touchés, ce que cette journée nous a apporté...



« Ce fut très enrichissant pour nous tous de pouvoir leur apporter des renseignements sur cette période tragique de l'histoire, et faire en sorte que eux non plus n'oublient jamais. »

Nabil et Romain



« Une journée et un accueil que nous ne sommes pas près d'oublier. »

Maud
et Aurélien



Rencontre avec Yvette Lévy,

Grenoble, 04 mai 2010.

Notre parcours dans la mémoire d'Auschwitz s'achève à Grenoble, le 04 mai 2010 à l'École St Pierre du Rondeau, où Yvette Lévy a accepté de rencontrer notre classe et les CM2.

Depuis la région parisienne où elle réside, Yvette a fait le déplacement pour témoigner devant petits et grands.

Aujourd'hui ce sont les enfants, soutenus par les lycéens, qui poseront les questions que nous avons préparées ensemble la semaine précédente.

Comme Jules Fainzang quelques mois plus tôt à Paris, Yvette Lévy nous livre son histoire :



Yvette est née en 1926 à Paris de parents juifs originaires d'Alsace. Elle grandit en région parisienne qu'elle quitte avec sa famille pour Tours en 1940, au moment de l'exode.

Monitrice aux Eclaireurs israélites de France, elle s'occupe à Paris du sauvetage d'enfants juifs. Arrêtée avec son groupe d'éclaireuses par la Gestapo dans la nuit du 21 au 22 juillet 1944, elle est immédiatement transférée à Drancy.

Malgré la libération qui semble proche, Yvette est déportée à Auschwitz le 31 juillet dans un convoi de 1300 personnes.



Comment s'est déroulé le voyage jusqu'au camp ?

« De Drancy à Auschwitz, le voyage a duré 3 jours et 3 nuits. On nous a enfermés comme des animaux. Il n'y avait pas d'eau et un seul seau pour servir de toilettes à tout le wagon. Il faisait une chaleur torride. Nous étions environ 100 adultes par wagon et beaucoup d'enfants. »

A la descente du train, les femmes sont mises d'un côté et les hommes de l'autre. En tant que fille d'Alsaciens, Yvette comprend l'allemand, ce qui va constituer un atout dans le camp.

Les quelques secondes passées devant le médecin SS vont conduire Yvette du côté des Juifs jugés « aptes » au travail.

Quelles étaient vos conditions de vie ?

« On nous a pris tous nos vêtements dès notre arrivée. Ceux que nous portions étaient ceux des déportés exterminés à leur arrivée. Le camp de Birkenau était une horreur quotidienne. Il est construit sur d'anciens marécages, c'est donc un lieu très humide et malsain. Nous vivions dans une crasse permanente, sans eau pour nous laver. C'était l'enfer. La peur de la mort ne nous quittait pas. Il n'y avait pas un brin d'herbe, pas un oiseau. »

Une fois par jour nous avions droit à de l'eau noire et un morceau de pain, parfois un peu de margarine ou une tranche de saucisson. En fin d'après-midi une gamelle de soupe pour tout mon groupe était distribuée. »



Quel travail faisiez-vous ?

« J'étais affecté au ramassage des briques. Une tâche dont personne ne voyait l'utilité. Le lundi nous les posions à droite, le mardi à gauche. »

En octobre 1944, Yvette est sélectionnée et transférée dans un camp de Tchécoslovaquie. Elle travaille dans une usine d'armement avec des ouvriers allemands et tchèques.

Comment avez-vous été libérée ?

« Le 7 mai 1945, le directeur de l'usine arrive dans la cour du camp et nous annonce que la guerre est bientôt terminée et que nous allons pouvoir rentrer chez nous. Nous avons rejoint Prague en camions militaires et de là la France dans des wagons à bestiaux. Une de nos camarades est morte de septicémie durant le trajet. »

Comment avez-vous réussi à survivre pendant tous ces mois ?

« Il y a eu beaucoup d'entraide morale. On ne laissait jamais une camarade à l'écart. Je suis arrivée seule au camp et je n'y ai pas retrouvé de membres de ma famille. La solidarité était vitale avec celles qui sont devenues mes sœurs de cœur. La fraternité était omniprésente. »

Après les questions des plus jeunes, nous gardons Yvette un peu pour nous les grands. Elle nous confie ne pas ressentir de culpabilité d'avoir survécu mais ressentir toujours l'espoir et l'esprit de partage qui régnaient dans ces moments douloureux.



Yvette Lévy avec les lycéens.



Aujourd'hui Yvette est membre d'associations d'anciens déportés et consacre une grande partie de son temps à témoigner. Elle accompagne plusieurs fois par an des classes sur le site d'Auschwitz-Birkenau. C'est pour elle une victoire sur les nazis, « être toujours là pour raconter ».

Paroles de CM2...

« C'est un moment inoubliable. Mme Lévy a vécu des choses terribles. »

Kais

« Je ressens de la tristesse pour Mme Lévy et de la colère envers les nazis. Comment peut-on faire ça à des gens innocents ? »

Nour

« J'ai eu l'impression que Mme Lévy était contente de témoigner devant nous. J'ai compris que ma mission était de dire aux plus petits ce qui s'était passé. »

Laurent

« Ce matin j'ai appris plein de choses. Il ne faut pas que cela recommence »

Emma

« Ce doit être horrible quand quelqu'un t'appelle par un numéro. »

Nicolas

« Quand Mme Lévy racontait son histoire, j'ai senti du désespoir. »

Léa

Remerciements

L'itinéraire de ce travail a croisé le chemin de mémoires lointaines, mais dont l'intensité et l'humanité se sont à jamais inscrites dans les nôtres.

Un grand merci à tous ceux qui ont rendu ce projet possible :

le Mémorial de la Shoah ; Jules Fainzang et Yvette Lévy ; Serge Radzyner de l'association des Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation ; l'administration du Lycée Jean Jaurès ; les élèves de CM2 de l'école St Pierre du Rondeau, leurs enseignantes, Véronique Jolivet et Séverine Diligent, ainsi que leur administration.

Les élèves de Terminale Bac Pro Commerce
Leurs enseignants